Oreste Karavas, *Lucien et la Tragédie*

François Jouan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1787>

DOI : 10.4000/kentron.1787

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2006

Pagination : 219-221

ISBN : 2-84133-296-0

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

François Jouan, « Oreste Karavas, *Lucien et la Tragédie* », *Kentron* [En ligne], 22 | 2006, mis en ligne le 21 mars 2018, consulté le 19 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1787> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1787>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

Oreste Karavas, *Lucien et la Tragédie*, Berlin – New York, de Gruyter (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte ; 76), 2005, VI-374 pages.

Dans les deux premiers siècles de notre ère, les écrivains « atticismes » se proposaient comme modèles les grands auteurs de la Grèce classique. Mais s'ils étaient presque tous des prosateurs, leur œuvre témoigne qu'ils connaissaient bien et admiraient la tragédie du V^e siècle, et en particulier les drames de ses trois plus insignes représentants. La démonstration en a été faite dans des travaux récents pour Plutarque, Dion Chrysostome, et d'autres encore. Mais les rapports de Lucien avec la tragédie n'avaient encore donné lieu qu'à des études brèves et partielles. On ne peut que se féliciter de voir maintenant cette lacune comblée par un livre en français, œuvre d'un jeune chercheur grec. Ce travail a été préparé sous la direction de N.G. Neisselrath, mais a bénéficié aussi des avis éclairés de divers maîtres, parmi lesquels nos collègues Laurent Pernot et Michel Fartzoff.

L'ouvrage commence par une rapide revue (p. 1-9) des principaux travaux consacrés à Lucien dans les dernières décennies. L'édition de base utilisée est celle de Macleod (Loeb, 1972-1987), complétée par l'édition en progrès pour la CUF (3 vol. parus depuis 1993) de J. Bompaire. On retrouve dans ces références les noms des meilleurs spécialistes de Lucien dans divers pays, y compris le Brésil. L'auteur rappelle aussi le congrès international organisé à Lyon par A. Billault (1993 ; Actes parus en 1994), qui avait réuni plusieurs d'entre eux. Une vingtaine de pages sont ensuite consacrées à l'atticisme et à la langue de Lucien. Sur la définition de l'atticisme, qui a suscité tant de controverses (bonne bibliographie dans les notes 83 à 85), l'auteur adopte une attitude prudente. Pour lui, l'atticisme de Lucien est plus le fait d'un état d'esprit, marqué par une forte admiration pour la langue, le style et les auteurs de l'âge classique et visant à « un effort pour fixer les règles d'une langue littéraire » (p. 12), que comme une soumission totale à un modèle linguistique dont certains éléments étaient dès lors périmés. Cet idéal d'atticisme modéré apparaît notamment dans les opuscules consacrés à des problèmes de langue, comme le *Jugement des Voyelles*, le *Maître de Rhétorique* ou le *Philopseudes*. Un dernier point, particulièrement épineux dans le cas de Lucien, est celui de l'authenticité des œuvres transmises sous le nom de Lucien. Quelques-uns de ces 86 titres sont sûrement apocryphes, mais bon nombre des autres ont été décrétés, à un moment ou à un autre, suspects ou inauthentiques. L'auteur appuie son étude surtout sur l'*Âne*, la *Déesse syrienne*, le *Parasite*, *Sur la Danse*, et la pseudo-tragédie de la *Podagra* : il trouvera là peu de contradicteurs.

La première partie (p. 39-134) est consacrée au *vocabulaire tragique* chez Lucien. Le choix des mots propres à ce vocabulaire est délicat, et l'auteur s'est imposé des limites très strictes, au point de ne retenir que 107 termes au total : soit des mots qu'on trouve exclusivement (ou presque exclusivement) dans les vers tragiques, soit des mots qui sont passés ensuite dans la langue, mais dont l'emploi par Lucien atteste qu'il a voulu conserver leur tonalité tragique. Les termes ainsi définis – étudiés dans l'ordre alphabétique – sont presque tous hors de soupçon (on hésitera peut-être sur *στρατηλάτης*, *τέρμα* ou *φθέγμα*). Plus de la moitié de ces mots viennent d'Euripide, et il est remarquable qu'un certain nombre ne sont attestés pour nous que dans des pièces perdues (*Andromède*, *Danaé*, *Érechthée*, *Mélanippe*, *Méléagre*, *Phrixos*, *Sylée* et *Thyeste*). On retrouve la prédominance d'Euripide dans les *citations tragiques* (p. 135-170) : 1 pour Eschyle et pour Sophocle, 11 pour les tragiques mineurs et les *adespota*, contre 36 pour Euripide. Pour 19 de ces fragments (dont 6 pour Euripide), Lucien est la source unique. Chacun des 49 extraits est cité avec son contexte lucianique, et l'auteur signale les problèmes textuels posés par les fréquentes différences entre la forme de ces vers chez Lucien et dans les autres sources : tantôt le sophiste semble disposer d'une source différente, tantôt il modifie volontairement la citation en fonction de l'effet recherché. On aurait aimé des analyses plus approfondies sur ce point et une brève synthèse. Après les citations viennent les *allusions tragiques* (p. 171-190) : allusions à des situations dramatiques, mais souvent aussi à des vers précis de pièces conservées. Une attention particulière est portée au *Prométhée enchaîné*, du fait que le nom du Titan se retrouve dans trois des opuscules de Lucien. Plusieurs allusions renvoient à des drames que nous ne pouvons plus identifier. Le dernier chapitre de cette partie, sous le titre : « Lucien et les spectacles tragiques au II^e siècle de notre ère » (p. 191-232), aborde un problème inévitable, déjà posé entre autres à propos de Plutarque ou de Dion : les références de l'auteur au théâtre tragique sont-elles purement livresques ou se fondent-elles sur une expérience personnelle des représentations dramatiques ? Une réponse positive à cette question dépend de deux préalables : le texte de l'auteur permet-il de conclure à une assistance réelle aux spectacles tragiques ? Sur ce point, on serait très tenté de répondre par l'affirmative à cause de la place exceptionnelle que tient ce vocabulaire chez Lucien : il est beaucoup plus riche et précis que chez les autres auteurs du temps, en particulier pour tout ce qui touche aux décors, aux costumes, à la machinerie, au jeu des acteurs, aux réactions du public. En revanche, le doute subsiste sur la réalité de représentations de pièces entières dans les théâtres à cette époque, pour lesquelles la documentation reste déplorablement restreinte (bonne bibliographie sur la question, n. 68-74, p. 219-221).

La troisième partie (p. 235-319) a plutôt le caractère d'un Appendice : elle est consacrée à un cas particulier, celui de la brève parodie tragique dont l'héroïne est la déesse de la goutte, la *Podagra* (op. 69, 343 v.). Ces pages constituent en quelque

sorte la Notice d'une édition que prépare l'auteur. La présentation de l'œuvre (avec toujours la question de l'authenticité) est suivie, comme dans les parties précédentes, de l'examen des mots et des motifs tragiques. C'est l'occasion de donner une idée de ce poème peu connu, dont l'auteur propose des morceaux assez étendus (avec traduction), sans doute les mieux venus. Il insiste sur le caractère parodique de cette œuvrette, qui égratigne non seulement la tragédie, mais aussi la poésie lyrique ou épique, et se moque d'activités humaines telles que la médecine et la religion. Il montre, références à l'appui, que la « podagre » était un motif populaire, sans doute à cause de sa fréquence et de l'impuissance des médecins à la guérir.

Une brève conclusion générale (p. 329-332) ne fait que récapituler les acquis de la recherche. Le livre se termine par un Appendice sur les mots en -μα communs à Lucien et à la tragédie, une riche bibliographie et trois Indices (passages cités, mots grecs et index général).

Nous avons là une étude très sérieuse, bien appuyée sur la langue elle-même, où tout le matériel disponible est rassemblé, classé et commenté. Les idées sont clairement exprimées et les menues défaillances de forme sont bien excusables. Mais il y manque une véritable conclusion pour répondre à la question que se pose inévitablement le lecteur : comment expliquer que Lucien, un atticiste, qui semble tout imprégné du respect de la culture classique, ait pu utiliser les vers des tragiques avec une telle désinvolture, soit à des fins purement ornementales, soit, plus souvent encore, au service d'une œuvre dominée par la moquerie et l'esprit de dérision à l'égard des valeurs philosophiques, religieuses ou morales de son temps ?

François JOUAN

John J. Winkler, *Désir et contraintes en Grèce ancienne*, traduit de l'anglais par Sandra Bohringer et Nadia Picard, Paris, EPEL, 2005, 445 p.

Étrange carrière que celle de l'auteur de ce livre. Après de fortes études classiques à l'université de Saint-Louis, sa ville natale, il entra dans l'ordre des Bénédictins, pour en ressortir en 1970. Il acheva sa formation à l'université d'Austin (Texas), où se développait alors, autour de la revue *Arion*, un mouvement de mise en cause de l'interprétation purement philologique des textes antiques. Devenu professeur à Yale, il dut quitter cinq ans plus tard cette prestigieuse université pour la non moins prestigieuse Stanford University. En pleine production intellectuelle, il mourut du sida en 1990, à 46 ans. Son œuvre, développée à partir de 1982, surtout autour de la littérature grecque post-classique, était déjà importante et lui avait attiré des disciples passionnés, de belles récompenses universitaires, mais aussi de fortes hostilités. L'ouvrage traduit ici, dont le titre original est *The Constraints of Desire. The Anthropology of Sex and Gender in Ancient Greece* (New York – Londres, Routledge, 1990),